

De la distance à la distanciation. Enquête dans un milieu scientifique

Yves Delaporte

▶ **To cite this version:**

Yves Delaporte. De la distance à la distanciation. Enquête dans un milieu scientifique. sous la direction de Jacques Gutwirth & Colette Pétonnet, Laboratoire d'anthropologie urbaine. Chemins de la ville : enquêtes ethnologiques, CTHS (Le comité des travaux historiques et scientifiques), pp.229-245, 1987, Le regard de l'ethnologue 1. halshs-00079660

HAL Id: halshs-00079660
https://shs.hal.science/halshs-00079660

Submitted on 19 Aug 2006

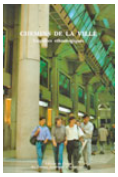
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE LA DISTANCE A LA DISTANCIATION

Enquête dans un milieu scientifique

par Yves Delaporte



Références de publication : 1987, *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques* (préface de Nicole Belmont), Paris, Editions du Comité des Travaux historiques et scientifiques [CTHS] (coll. Le regard de l'ethnologue 1), pp. 229-245. ISBN 2-7355-0143-4.
Responsable de la rétro-publication en Open Archives, avec l'autorisation des éditeurs scientifiques : Eliane Daphy.

Nourri d'une littérature consacrée à de petites communautés traditionnelles, riche peut-être d'une expérience personnelle acquise sur un terrain exotique, l'ethnologue qui affronte l'enquête en ville est livré à un paradoxal dépaysement. Parmi les objets d'un type nouveau qu'il rencontre alors figurent ceux que l'on peut baptiser du terme générique de milieux : ensembles de personnes qui, sur la base d'un rôle commun, partagent des comportements et des représentations semblables, mais dont les relations s'inscrivent dans un temps et un espace morcelés et ne sont plus même, en raison de l'importance du téléphone en ville, nécessairement liées à une présence physique.

A objet nouveau, méthodes nouvelles. L'étude d'une communauté exigeait des séjours de longue durée et une observation continue, la pièce qui se jouait sous les yeux de l'enquêteur obéissant à la règle des trois unités. Pour être moins contraignante, l'étude d'un milieu urbain n'en est pas plus aisée. La moindre visibilité de l'objet, sa fluidité, l'absence de limites, impliquent une démarche tâtonnante procédant par approximations successives. Les méthodes d'enquête classiques sont maintenues mais doivent être adaptées à des situations inconnues en terrain traditionnel. Cette adaptation peut naturellement prendre des formes multiples, déterminées par les caractéristiques propres à chaque milieu. L'exemple que je présenterai ici d'une telle adaptation consiste en un degré inaccoutumé d'intégration de l'enquêteur à son objet d'étude ; il sera emprunté à une recherche portant sur un milieu scientifique, celui des entomologistes parisiens. Le choix de ce thème procédait, au

départ, d'un double intérêt, pour l'ethnozoologie et pour une ethnologie de la société moderne : le pari était fait que l'étude des rapports entre l'homme et l'animal sont également justiciables des méthodes d'enquête et d'analyse ethnologiques, qu'ils s'inscrivent dans le cadre de sociétés traditionnelles[1] ou qu'ils prennent la forme d'une activité scientifique propre à la nôtre.

Au stade d'imprégnation où il cherche à circonscrire ce milieu, l'enquêteur repère certains des lieux où se pratique l'entomologie: laboratoires, bibliothèques, boutiques spécialisées, salles de ventes… Lieux épars, liés chacun à l'une des multiples facettes de l'entomologie[2], mais auxquels confère une unité le fait qu'ils soient parcourus par les mêmes personnes: tel collectionneur, rencontré dans une antique maison de la rue du Bac, où s'amoncellent en un décor baroque papillons exotiques, matériel de chasse et animaux naturalisés, est entraperçu à l'Hôtel Drouot puis retrouvé à la bibliothèque du Laboratoire d'entomologie du Muséum. Ainsi se nouent, en 1981, les premiers contacts.

L'existence d'une Association regroupant les spécialistes de l'ordre des coléoptères semble offrir un moyen raisonnable de tracer certaines limites à l'enquête, en la liant à un lieu et un temps déterminés[3]. Les séances bimensuelles de cette Association permettent une observation directe, et sont l'occasion de nouvelles rencontres autour d'une table d'un café où se réunissent certains de ses membres. A ce stade de l'enquête, les faits se ramassent à pleines brassées, donnant l'illusion d'une relative facilité de pénétration du milieu étudié. Le chercheur, il s'en apercevra plus tard, a surtout paradoxalement bénéficié de la dureté des relations dans ce milieu : celle-ci, créant ou s'avérant incapable de pallier de profondes solitudes psychologiques, a fait de lui un idéal

---

1. Pendant dix années, je me suis consacré à l'étude d'une communauté de pasteurs lapons du nord de la Norvège, m'intéressant en particulier aux rapports entre l'organisation sociale et l'élevage du renne.

2. Le milieu entomologique comprend des amateurs, des professionnels et des marchands d'insectes. Si l'enquête a surtout porté sur la catégorie numériquement la plus importante, celle des amateurs se constituant des collections personnelles, plusieurs motifs, qui ne peuvent être exposés ici, conduisent à traiter ces trois groupes comme participant d'un même objet. De même, si le rapport que chacun d'eux entretient avec la production de la connaissance se fait selon des modalités particulières, aucun critère ne permet de tracer une ligne de démarcation, qui conduirait par exemple à réserver aux seuls professionnels le qualificatif de « scientifique ». Ces problèmes ont été traités dans un article sous presse.

3. Pour une description des relations sociales à l'intérieur de cette Association, voir Y.DELAPORTE. (1984 b).

confident, sachant écouter avec patience et intérêt récits de chasse, anecdotes diverses, discours théoriques sur la systématique ou l'évolution, sans jamais diriger la conversation sur les rails de sa propre obsession pour les insectes cavernicoles, les endogés pyrénéens, ou les grands scarabées exotiques.

Le milieu observé apparaît alors comme une constellation de micro-milieux unis par une passion commune pour l'insecte, passion dont les trois faces principales, fascination esthétique, plaisir de la chasse, désir sans fin du collectionneur, sont rarement disjointes, mais qu'hormis cela tout ou presque oppose[4]. L'extrême diversité des pratiques, des discours, des représentations, sa cristallisation autour de deux querelles, celle du variétisme[5] et celle portant sur le rôle de l'entomologiste face à la protection de la nature[6], mettent en évidence la part de social et de symbolique dans une activité qui se voit elle-même comme relevant de la seule scientificité. Le souci d'inscrire l'enquête dans une perspective ethnozoologique se révèle fondé lorsqu'il apparaît que cette diversité, et les querelles qui en découlent, sont étroitement liées à des caractéristiques naturelles, celles des différentes familles d'insectes dans lesquelles chacun se spécialise. L'attention est particulièrement attirée sur les spécialistes du genre *Carabus* (carabes), qui semblent occuper une place à la fois centrale et marginale : formant le groupe numériquement le plus important, le plus dynamique par la dimension des collections et le nombre de publications, ils sont l'objet d'attaques unanimes de la part de tous les autres, qui leur reprochent d'être hypervariétistes (les carabes offrant une grande plasticité), de faire des captures en nombre excessif (leur mode de vie les rendant vulnérables au piégeage), d'encourager la commercialisation de l'entomologie (simple corollaire des points précédents), et de se spécialiser à outrance. Même des divergences sur le mode de préparation des

---

[4]. Les traits généraux du comportement des entomologistes ont été décrits ailleurs (Y. Delaporte, 1984a).

[5]. « Variétistes », partisans de la nomination des plus fines variations morphologiques ou chromatiques, accumulent les descriptions de races géographiques souvent indiscernables sans recours à un appareil statistique, ou bien les descriptions de variations purement individuelles, tandis qu'« antivariétistes » exigent des caractères mieux tranchés et refusent l'attribution de noms à un niveau inférieur à la sous-espèce.

[6]. Si tout le monde s'accorde à reconnaître que l'entomologie peut faire courir un risque à une faune déjà considérablement appauvrie par les ravages de l'industrialisation, sur l'évaluation de ce risque et sur le degré de limitation que l'entomologiste doit apporter à ses prélèvements, les opinions divergent totalement : c'est toujours l'autre qui est accusé de chasser de manière inconsidérée.

insectes prennent un tour dramatique : les coller sur des paillettes de carton au lieu de les piquer au moyen d'une épingle est « une monstruosité », « une honte », « une erreur absolue », « une absurdité », « une catastrophe », « une mode criminelle» dont les collectionneurs de carabes devront assumer devant l'histoire la lourde responsabilité ...

Les contours de l'objet sont maintenant repérés, des pistes se sont dessinées, des faits appartenant à différents niveaux commencent à être mis en relation. L'enquêteur, cependant, sent bien qu'il n'a fait que percevoir la surface des choses. Malgré la lecture de diverses publications entomologiques et un début de constitution d'une collection personnelle, d'abord étendue aux coléoptères de France puis restreinte aux seuls carabes[7], dès que fut perçue la position singulière qu'occupent les spécialistes de cette famille, les noms latins et les termes techniques dont sont émaillées les conversations lui restent, pour la plupart, mystérieux. Ce qui a été recueilli est, d'ailleurs, essentiellement de l'ordre de la parole ; les discours, toujours suspects d'être normatifs, n'ont pu être confrontés à l'observation des pratiques réelles. Les quelques personnes avec lesquelles des relations avaient pu être nouées, et qui s'étaient montrées si prolixes, ont maintenant tout livré de leur savoir. Pire, deux d'entre elles ont manifesté des comportements aux frontières de la psychopathologie et il a fallu, difficilement et douloureusement, s'en délier. Agrandir le cercle des relations devient difficile : les séances de l'Association offrent le bizarre contraste d'une sociabilité intense et d'une froideur peu commune. De petits cercles serrés fusent plaisanteries et éclats de voix ; tente-t-on de s'en approcher qu'ils se dissolvent pour se reformer un peu plus loin. Une part importante de l'assistance est constituée de personnes (parmi lesquelles, ce sera su plus tard, certaines viennent là depuis des années) solitaires et muettes, attendant patiemment la conférence du jour avant de s'en retourner chez elles sans que quiconque ait songé à leur adresser la parole. Quelques tentatives pour solliciter l'intérêt, telle l'annonce de mes captures de *Hygrocarabus nodulosus*, un insecte signalé dans les Faunes comme l'arc et localisé, n'avaient pas retenu l'attention plus de cinq secondes… Dans le même temps où de petites boîtes énigmatiques passent furtivement de main en main, le président de l'Association propose de « réanimer les échanges [d'insectes] » qui seraient tombés en désuétude, et distribue

---

[7]. Une première tentative de spécialisation dans les coléoptères dysticidés, due à une attirance personnelle pour cette famille, a rapidement été abandonnée : dans l'Association étudiée, j'aurais été le seul dans ce cas. Une telle spécialisation, sans doute fructueuse sur le plan entomologique, aurait en revanche été désastreuse sur le plan ethnologique…

dans ce but des formulaires dont il ne semble pas qu'aucun ait été par la suite utilisé. Tout cela suggère une sociabilité souterraine, dont les liens se tissent hors de l'espace public, et dont beaucoup, y compris alors l'enquêteur, sont exclus. Comment, et sur quels critères, cette sociabilité se bâtit-elle ? Apporter une réponse à cette question n'est pas seulement résoudre un problème scientifique, c'est également et surtout obtenir le moyen de pénétrer plus avant dans le milieu étudié.

Quatre ans plus tard, les obstacles rencontrés, et qui n'étaient alors que confusément perçus, peuvent être énoncés : ce sont, pour l'essentiel, la très haute technicité des savoirs, le poids du secret qui entoure nombre d'entre eux, et un système de valeurs qui fait des capacités individuelles le critère fondant toute relation sociale.

Le premier de ces obstacles s'avérera sans doute banal lorsque se multiplieront les enquêtes d'ethnologie de milieux scientifiques ; mais, sans vouloir surestimer les difficultés d'apprentissage de l'entomologie par rapport à d'autres sciences, il faut souligner l'aspect quantitativement démesuré des connaissances qu'elle thésaurise, le système de dénomination des insectes constituant sans doute un exemple unique dans le champ scientifique : plus d'un million d'espèces sont recensées et, en raison du foisonnement des catégories supérieures et inférieures à l'espèce (cinquante noms de races, sous-races et variétés individuelles pour les seules formes françaises du *Carabus auratus*, le carabe doré de nos jardins), ainsi que de fréquentes modifications de ce système pour corriger homonymies et synonymies, ce sont plusieurs millions de noms qui forment la nomenclature entomologique.

La chasse et l'identification des insectes, à quoi se ramène surtout la pratique de l'amateur, exigent également l'acquisition d'une somme considérable de connaissances dans des domaines variés. La chasse implique la connaissance des biotopes, des localités, des périodes d'activité, des techniques à mettre en œuvre, qu'il s'agisse de la chasse dite « à vue » ou du piégeage. Ces éléments doivent être connus avec une grande précision : une erreur d'altitude, un écart de deux semaines, une estimation erronée dans la recherche d'un biotope, peuvent conduire à des chasses totalement infructueuses. Or, ils varient de manière considérable, chaque espèce ou sous-espèce ne pouvant être capturée que dans des conditions déterminées, qui lui sont propres. Les localités, en particulier, sont souvent extrêmement restreintes (tel hameau ou lieu-dit, telle partie d'un versant montagneux, tel secteur de telle forêt), et la mémoire de chaque entomologiste est un fichier vivant où à chaque insecte sont associés les multiples éléments dont la totalité seule peut permettre sa capture, la chance et le labeur aidant.

L'identification des insectes capturés exige de même la connaissance des critères, innombrables car variant d'un genre à l'autre, qui permettent la séparation des espèces ou sous-espèces. Ces critères manquent d'ailleurs souvent de précision, et c'est seulement au prix de l'expérience accumulée pendant des années que l'on acquiert « l'œil entomologique » qui permet de discerner la différence entre deux espèces apparemment identiques, ou de reconnaître comme appartenant à la même espèce des insectes qu'opposent leurs coloris ou leur morphologie. Il faut ajouter à cela le vocabulaire anatomique, les techniques de préparation et de dissection, en usage même chez les collectionneurs amateurs en raison de la nécessité fréquente de comparer les *genitalia* pour séparer des espèces voisines, ou des ailerons repliés sous les élytres pour identifier des formes hybrides.

Tout cela, outrageusement résumé ici, contribue à donner à la plus banale conversation entre amateurs, émaillée de noms barbares, évoquant avec gourmandise une sculpture élytrale « pentaploïde hétérodyname » ou « heptaploïde homodyname », comparant avec enthousiasme les extrémités plus ou moins arrondies de deux pénis, un caractère spectaculairement hermétique. On conçoit que tout cela fonctionne comme une barrière linguistique et que, pas plus que l'ethnologue ne saurait, sur un terrain exotique, se dispenser d'apprendre la langue des gens du pays, il ne saurait, enquêtant dans un milieu scientifique, esquiver l'apprentissage de ce qui en constitue l'équivalent. En même temps, cet ensemble de savoirs est bien davantage qu'un code dont le chercheur doit posséder la clé pour être accepté dans un tel milieu, comprendre ce qui s'y passe et pouvoir s'intéresser à des objets relevant classiquement de l'ethnologie (traditionnelle ou urbaine), telles les formes de la sociabilité. Il représente en effet la culture du milieu étudié, et mérite donc d'être étudié pour lui-même[8]. En outre, si arides et techniques qu'ils puissent paraître, les savoirs scientifiques sont toujours, à un degré ou à un autre, des constructions sociales, si bien que l'approche ethnographique doit permettre d'éclairer certains de leurs contenus[9].

---

[8]. L'étude du système de dénomination des insectes est en cours ; des éléments en ont été fournis dans Y. DELAPORTE 1985, 1986 et 1987. L'analyse des techniques de préparation (« Un exemple de chaîne opératoire : la préparation des insectes de collection ») a été effectuée dans le cadre de la R.C.P. Matières et manières.

[9]. A côté d'une sociologie de la science qui tend à rechercher dans la société globale les facteurs influant sur la production scientifique, il y a place pour une ethnologie de la science qui s'intéressera au poids des facteurs internes il chaque milieu scientifique. Dans ce sens, j'ai soutenu que les publications scientifiques pouvaient être considérées comme des objets

Le second des obstacles que nous avons évoqués est représenté par le fait qu'une part essentielle de ce savoir est tenue secrète. Cela est vrai, en particulier, de tout ce qui concerne la localisation et les conditions de capture des insectes les plus recherchés, et qui ne figure généralement que de manière vague, incomplète ou sciemment déformée dans les publications scientifiques. La compétition entre entomologistes, le prestige qui découle de la capture d'insectes rares, le désir de se réserver l'exclusivité de stations connues de soi seul, conduisent à tenir secrètes les données dont on dispose. Mais, en même temps, chacun est dans la nécessité de se constituer un stock si considérable d'informations de ce type que cela ne peut être fait qu'en puisant dans le savoir accumulé des autres entomologistes. C'est sur ces tendances antagonistes, secret et information, rivalité et coopération, que se bâtissent les relations sociales, entièrement centrées sur la négociation de l'information. Enoncées en termes généraux, ces oppositions offrent l'aspect de contradictions ; dans le cadre des relations sociales concrètes, le groupe les résout en plaçant très haut, dans son système de valeurs, les capacités personnelles. Voilà le critère qui permet, dans chaque interaction particulière, de décider quelle part d'information sera cédée ou dissimulée.

Les capacités personnelles confèrent en effet du prestige, et elles garantissent la réciprocité dans les échanges d'informations. De ces capacités, chacun doit faire la preuve dans tous les domaines de l'entomologie ; l'une d'elles, cependant, prime toutes les autres : les capacités en tant que chasseur. C'est sur la base de ses captures que l'entomologiste sort de l'anonymat, « se fait un nom », qu'il se constitue peu à peu un réseau de relations d'échanges, qu'il entreprend son ascension dans la hiérarchie occulte d'un milieu élitiste, ascension qui le mène à partager des informations de plus en plus confidentielles.

L'enquêteur est logé à la même enseigne : s'il ne peut apporter la preuve de ses capacités, il n'a rien à attendre de personne. Dès lors, l'observation participante prend la forme très particulière d'un apprentissage de la chasse entomologique, c'est-à-dire d'une activité essentiellement solitaire, mais dont le produit est immédiatement converti en une pénétration de plus en plus aiguë du milieu étudié.

J'avais été étonné, cela a été dit plus haut, du manque d'intérêt ayant accueilli la capture d'un insecte que les ouvrages signalent cependant comme rare : c'est qu'il me restait à découvrir la distinction subtile mais cruciale

---

ethnographiques (DELAPORTE 19B6: 162-163) et j'ai analysé une controverse théorique, portant sur l'interprétation d'insectes hybrides, à la lumière des relations entre professionnels et amateurs (Y. DELAPORTE sous presse).

entre les « fausses raretés », insectes localisés, sporadiques ou d'accès difficile, mais que tout collectionneur avancé finit par obtenir par ses chasses personnelles ou par échange, et les « vraies raretés », celles que peu ont la chance de posséder et dont la capture seule permet d'asseoir une réputation. Parmi celles-ci figure un hybride prestigieux au nom évocateur de *croesus*, résultant de l'accouplement de deux *Chrysotribax*, un genre parmi les plus recherchés pour ses livrées rutilantes. Découvert à la fin du siècle dernier, repris seulement en 1974, après que son statut d'hybride ait été contesté par les plus éminentes autorités, sa localité exacte n'était connue que de quelques initiés. Une prospection intensive de cinq semaines menée pendant l'été 1984 me permit d'en découvrir la localisation et capturer six exemplaires. Sitôt signalées, ces captures entraînèrent d'incessants coups de téléphone, des propositions de chasses en commun, des indications de localités qui n'avaient pas été sollicitées ou, l'ayant été, avaient été auparavant refusées, la mise en œuvre de diverses stratégies pour obtenir le lieu de la découverte, et des personnes jusque-là inaccessibles devinrent aussitôt aisément abordables. La capture, en juillet 1985, d'une série conséquente d'un autre hybride (*Mesocarabus problematicus* X *M. lusitanicus*) découvert en un seul exemplaire en 1912 consolida définitivement les liens établis alors, notamment par le biais de la publication de cette découverte (Y. Delaporte et B. Lassalle sous presse) en collaboration avec un entomologiste chevronné (ce type fréquent de publication, associant l'auteur d'une capture heureuse et un entomologiste plus familier des techniques de description, constitue un exemple d'échange ritualisé de prestations).

Ainsi se dévoilait, tel qu'il est réellement, le réseau des relations sociales. Ce qui avait pu en être observé dans l'espace public de l'Association apparaissait rétrospectivement comme n'en offrant qu'une image fragmentaire et déformée. Pour l'essentiel, la trame des rapports sociaux se tisse derrière le mur du privé : visites à domicile, chasses en commun, et surtout communications téléphoniques, fréquentes et prolongées. C'est là sans doute, on l'a indiqué en préambule, un trait propre à la vie en ville, mais qui prend une importance particulière dans le cas présent, en raison du caractère secret des informations transmises de cette manière.

L'usage du téléphone résout les difficultés matérielles de rencontre entre personnes souvent éloignées géographiquement, chez qui la passion de collectionneur vient s'ajouter à la vie professionnelle pour leur laisser peu de disponibilité ; souvent, il permet de ne pas exacerber des conflits conjugaux, la pénétration de l'espace familial par d'autres entomologistes se situant, pour une épouse qui supporte mal la passion de son mari, au-delà de la limite du tolérable. Par leur rapidité et leur discrétion, les

communications téléphoniques constituent le moyen privilégié de la transmission des potins. De l'intensité des échanges d'information par ce moyen, je donnerai une idée en extrayant de mes notes de terrain de la quinzaine écoulée (16-31 mars 1986) le compte rendu succint des communications reçues chez moi.

16 mars. Benoît me demande l'autorisation d'emmener Thouvend et Briaud au bois de Saint-André, localité normande que j'avais découverte l'an dernier et lui avais indiquée. Autorisation accordée bien volontiers : que refuser à quelqu'un à qui je dois d'avoir en collection un *Procerus syriacus* ? Comme je lui fais part de la dernière lettre reçue de Müller, où il est question de Irmler et Schlesier, Benoît me livre une nouvelle anecdote : quand ils ont chassé ensemble en Turquie, Irmler se levait deux heures plus tôt le matin pour relever les pièges en cachette, si bien que lorsqu'ils effectuaient ensuite leur tournée, les pièges étaient toujours vides… Irmler s'est dénoncé le jour où, voulant se moucher, des carabes sont tombés de son mouchoir. Schlesier, un aristocrate, a fait semblant de ne s'apercevoir de rien. A ma demande, Benoît intercédera auprès du directeur d'une revue en faveur de Müller, pour savoir où en est la publication de son article sur une variété de *monilis*.

18 mars. Cordier me fait le récit de la dernière réunion de l'Association, à laquelle je n'ai pas assisté. Il y a rencontré un Allemand de passage à Paris, un dénommé Wittmer : « Tu connais le *wittmerianus* ? Eh bien, c'est lui ». Il me propose de participer à une prochaine chasse en Yougoslavie, avec Thouvenel et Guyot. Il y a de quoi faire : *cælatus*, *intricatus*, *convexus*, etc. ; *ullrichi* c'est moins sûr, tout dépend s'il hiberne en souche ou en terre. Tout ça, « c'est plus que valable »,il y a de quoi « faire de beaux échanges » au retour.

18 mars. Thouvenel veut connaître les résultats de ma chasse dans le Loiret, à la recherche de *gibbosus*. Lorsque je lui annonce mes douze captures (dont une mise de côté pour lui), il exulte. Lui ayant donné la localité avec précision, il me fait part de son attention d'y aller l'hiver prochain : « J'avais bien envie d'aller en forêt d'Orléans [localité ˝officielle˝ de l'insecte], mais je me doutais bien que c'était un piège à cons ». La localité véritable que je viens de découvrir, « il faut que ça reste entre nous », dit-il. Il devait aller en Grèce chasser avec Benoît, mais des problèmes financiers l'obligent à annuler le projet. A la place, il ira en Italie et échangera une partie de son butin avec Benoît, contre ce que celui-ci aura rapporté de Grèce.

19 mars. Téléphonant chez Benoît, je crois avoir affaire à sa mère. En fait, c'est lui qui déguise sa voix tant qu'il n'a pas identifié son correspondant : il est persécuté au téléphone par Nodot, comme je l'avais moi-même été trois ans auparavant. Nodot le poursuit pour réclamer de nouvelles

bêtes, se plaindre de celles qu'il a précédemment reçues, le harceler à tout moment à propos de tout et n'importe quoi.

20 mars. Pairault m'appelle pour savoir où se procurer le carton bristol que j'utilise pour confectionner mes paillettes. Il n'a pas eu le temps de chasser récemment, et sa voiture est toujours en panne. Il a fini de préparer les bêtes que je lui avais données lors de sa récente visite, elles sont maintenant en collection et il m'en remercie chaleureusement. Le moral de Chamonin, avec qui il avait promis de chasser et qui ne trouve pas de point de chute pour cet été serait, paraît-il, au plus bas.

26 mars. Gasse m'appelle d'une cabine téléphonique dans les Pyrénées : il vient de retrouver mon ciré dans le coffre de sa voiture, oublié lors de notre dernière chasse en forêt d'Ecouves. Il en profite pour me demander d'ultimes conseils pour le piégeage qu'il s'apprête à faire en Andorre, à la recherche de *rutilans perignitus*.

27 mars. Benoît me rappelle à propos de Müller, pour qui il avait promis d'intercéder : il n'a pas encore réussi à joindre le directeur de la revue, mais il espère pouvoir le faire la semaine prochaine. Il me donne le résultat de la chasse au bois de Saint-André : cinq *letacqui*, « ça n'est pas si mal » ; lui-même en a trouvé deux, Briaud trois, dont un qu'il a donné à Thouvenel, bredouille.

28 mars. Cordier m'annonce sa prochaine visite. Il peste contre Douville, qui a décrit de nombreuses races « bidon » d'*elongatus*. Le même Douville, réfugié au Danemark après avoir eu maille à partir avec la justice,publie maintenant ses descriptions sous un pseudonyme qui fait rire tout le monde. Il cherche à relancer son commerce d'insectes, mais pour cela a besoin de se constituer un stock d'insectes français : il se sert des petites annonces des revues d'entomologie pour avoir les adresses des gens et solliciter leurs listes d'échanges. Cordier ne l'aime guère : « C'est pas croyable le nombre de crasses qu'il a pu faire », « Je vais prévenir tous les gars que je connais, qu'ils se fassent pas entuber ». Cordier a eu des nouvelles de Lebrun qui a chassé cet hiver en différents endroits du Pays basque, et le résultat n'a pas été fameux : sans doute une conséquence de la sécheresse de l'été dernier. Cordier est inquiet pour cet été, mais ne perd pas courage : « On fera avec ce qu'il y aura ».

31 mars. Chamonin m'annonce son récent séjour dans le Poitou, Où il a profité de la maison de campagne de son père. La période était peu favorable, et il n'a pas pu prendre grand-chose. En outre, la région est pauvre en carabes, et *auratus* est raréfié par les insecticides utilisés par les agriculteurs. Est-ce que je connais la référence de l'article qui a été publié sur les *auratus* de cette région ? Chamonin envisage de nouvelles tentatives en juillet. Entretemps, il

ira chasser quatre semaines en Corse, pendant ses congés : il a enfin trouvé une location, grâce à l'aide d'un collègue de bureau. Il compte ramener *morbillosus*, *genei*, *granulatus*. Très isolé (« Tu es mon seul copain »), il me demande d'interroger mes relations pour recueillir des informations sur les localités et les biotopes. Benoît et mon correspondant allemand seraient-ils intéressés par d'éventuels échanges avec les morbillosus qu'il prendra ? Pairault lui a demandé de ramener des araignées (mygales et veuves noires), mais il a « horreur de ces bêtes-là ». Il pense, par contre, capturer des scorpions qu'il montera en médaillons, et dont on lui a passé commande sur son lieu de travail (bureaux de la S.N.C.F.).

Soumis à l'analyse, ces matériaux relèvent de multiples pertinences. Mon but n'était pas de les indiquer ici - le lecteur en aura aisément repéré quelques-unes -, mais seulement de suggérer combien, exclu de cette source d'information, l'enquêteur resterait désarmé.

Le déroulement de l'enquête sur plus de quatre années a donc correspondu à l'apprentissage de l'entomologie, et les progrès de l'une et de l'autre ont suivi un strict parallélisme : en témoignent aujourd'hui 300 pages de notes de terrain ainsi qu'une correspondance entomologique de quelque 200 lettres, 300 communications téléphoniques au cours de ces deux dernières années, la constitution d'une collection de 10 000 carabes dont un quart obtenus par échange,et d'une documentation de 70 000 pages. Il m'a fallu un an pour acquérir les notions de base et sortir de l'anonymat ; un an pour effectuer des captures d'un intérêt suffisant pour être regardé comme un pair acceptable ; et encore deux années pour sélectionner, sur la base des connaissances acquises, des domaines de recherche sensibles, y obtenir quelques résultats spectaculaires et en recueillir les bénéfices : intégration à un réseau, initiation aux secrets, participation aux potins.

Pendant tout ce temps, je me suis le plus souvent abstenu de signaler la raison véritable de ma présence dans ce milieu. Quelques tentatives malheureuses dans les débuts m'avaient convaincu de l'inutilité d'un aveu qui semblait ne devoir entraîner qu'incompréhension ou erreurs d'interprétation (« Ah, vous êtes journaliste ! »). Il y a à cela plusieurs causes. Certaines ont un caractère trop général pour qu'il soit nécessaire de s'y attarder (réduction, par le public, de l'ethnologie à la seule étude des peuples primitifs). D'autres, plus spécifiques, tiennent aux liens du milieu entomologique avec la science : il faut s'attendre à ce qu'un tel milieu oppose une certaine résistance à l'enquête, dans la mesure où l'activité scientifique tend à se représenter elle-même comme objective et en quelque sorte désocialisée. Cette résistance est particulièrement forte dans le cas de l'entomologie, en

raison du poids de la tradition qui lui est propre, et qui exhale un parfum de scientisme très XIX^{e} siècle ; ainsi qu'en raison de la part importante prise par les amateurs, qui se font de la production scientifique une image d'autant plus idéalisée qu'ils se situent à sa périphérie.

Avec le recul, cela m'apparaît aujourd'hui de peu d'importance : observation participante à visage caché ou à visage découvert, c'est tout comme. La dissimulation n'était peut-être pas toujours nécessaire ; simplement l'aveu était le plus souvent inutile. Dans un milieu dominé par une passion exclusive, tout le reste en effet n'existe guère : de mes deux rôles, un seul en tout état de cause pouvait être pris en considération. En veut-on la preuve ? L'une des rares fois où, pour obtenir d'entomologistes allemands des renseignements biographiques sur l'un des leurs récemment décédé, j'ai dû annoncer « une étude sur les entomologistes », il m'a été retourné une documentation (correspondance privée) fort intéressante, mais assortie de la demande pressante d'envoi en contrepartie d'une série de *Iniopachys pyrenæus costulus*, l'un des plus rares carabes d'Europe…

La méthode choisie, ou plutôt imposée par les caractéristiques mêmes de l'objet d'étude, n'est pas sans colorer l'enquête de quelques traits originaux. Tout ce qui est vu et entendu par l'enquêteur est soumis à la dure règle de ne l'être que dans le cadre de son nouveau rôle, sans qu'il puisse jamais bénéficier de l'habituel privilège de l'ethnologue dont le statut particulier constitue une permanente excuse pour sa curiosité. Les seules questions qu'il peut poser sont celles qui sont en accord avec ce rôle. Les éléments de l'enquête ne se dévoilent par conséquent qu'au fur et à mesure du déroulement des événements - ce qui implique nécessairement une observation de longue durée. Seule la répétition des mêmes faits, l'écoute de discours identiques, permettent d'en saisir la portée générale. Certaines des catégories familières à l'ethnologue se dissolvent : l'informateur,c'est-à-dire celui qui livre une partie de son savoir dans un but largement extérieur à ses propres préoccupations et à celles de sa communauté, n'existe plus. S'agissant de tout ce qui est de l'ordre du secret, la méthode a comme conséquence assez paradoxale qu'elle accroît dans un premier temps les difficultés plutôt qu'elle ne contribue à les lever : les modalités de transmission des informations, par exemple, ne peuvent être étudiées qu'à partir de la connaissance de leurs contenus, et une curiosité excessive pour ceux-ci risque d'être interprétée comme un manquement aux règles implicites qui en gouvernent l'échange. L'enquêteur est alors engagé dans une voie sans retour, n'ayant d'autre choix que d'améliorer sans cesse la qualité de sa participation, ce qu'il a à offrir devant toujours être équivalent à ce qu'il souhaite recevoir.

Il faut insister sur le caractère dynamique de la méthode participante : le rôle qu'a joué l'enquêteur, ce n'est pas « être entomologiste », mais « apprendre à devenir entomologiste ». C'est en corrigeant ce qui leur apparaît comme des comportements fautifs que les membres du milieu observé révèlent le mieux leurs propres comportements et valeurs, notamment tout ce qui constitue la part secrète de leur culture et ne serait jamais livré hors du contexte d'une relation d'apprentissage. Montrant des cartes sur lesquelles j'avais souligné les noms des localités où j'avais effectué des captures heureuses, je m'attirai (octobre 19BI) cette remarque : « Oh, vous ne devriez pas faire ça, il y en a plus d'un qui s'est fait avoir !Il suffit que quelqu'un vous dise "Tiens, fais voir ta carte" et ça y est, vous êtes refait. Untel, pour ne pas courir de risque, il entoure tous les endroits où il n'a rien trouvé ! » ; ainsi était perçue, pour la première fois, l'importance du secret et l'existence de techniques de dissimulation. Cette situation d'apprentissage ne se limite pas aux débuts de l'enquête, même si c'est à ce stade qu'elle est la plus féconde. C'est ainsi que de la double fonction remplie par les étiquettes de couleur rouge qui, dans les collections avancées, accompagnent certains insectes, je pensais avoir appris l'essentiel : leur fonction manifeste, officielle (désigner les individus dits paratypes qui, ayant été utilisés pour la description originale d'une forme nouvelle, ont une valeur scientifique de référence pour toute étude ultérieure) ; et leur fonction latente, souterraine (ouvrir au collectionneur une nouvelle voie où engager sa passion, et augmenter la valeur commerciale de l'insecte ainsi étiqueté). Mais aujourd'hui (5 avril 1986), un visiteur s'étonne de ce que, parmi la trentaine de paratypes qui figurent dans ma collection, deux soient accompagnés d'étiquettes où il reconnaît les caractères de ma machine à écrire. Ces deux exemplaires, capturés par moi,ont été désignés comme paratypes par un correspondant, dans une publication où il décrit et nomme cet insecte. Mon visiteur, lui, exige de ses correspondants, dans un cas analogue, qu'ils confectionnent eux-mêmes ces étiquettes, sur lesquelles est dactylographiée la mention « paratypes », et qu'ils rédigent de leur propre main les étiquettes de localité qui les accompagnent ; et il me recommande vivement de faire de même. L'aspect du carton, son épaisseur, sa couleur, son format, l'aspect des caractères, l'écriture, constituent en effet autant d'indices qui seront repérés et interprétés pour, le cas échéant, s'assurer qu'il n'y a pas eu falsification, c'est-à-dire attribution indue de la qualité de paratype à des insectes n'ayant pas été utilisés pour la diagnose originale - une pratique que je n'aurais pas autrement soupçonnée.

*
* *

Depuis Malinowski, l'accord s'est fait pour voir dans l'observation participante à la fois la voie royale d'accès à l'information, et la méthode qui distingue l'enquête ethnologique d'autres types d'enquête, notamment sociologique. La notion d'observation participante reste cependant assez mal définie : la diversité des terrains et des thèmes de recherche, qui conduit à donner à la participation des contenus concrets fort dissemblables, empêche qu'il en aille autrement. Très souvent, l'observation participante se confond simplement avec une observation directe des faits : l'enquêteur, ayant su faire accepter sa présence, accompagne les enquêtés tout au long de leurs activités, plutôt qu'il n'y participe effectivement. Le stade d'une participation véritable n'est ordinairement atteint qu'à l'occasion de recherches sur les techniques : rendre compte du maniement d'un outil ou de la fabrication d'un objet n'est possible que si l'on a soi-même mis la main à la pâte. Hormis ce cas particulier, les limites de l'observation participante ont souvent été tracées. On a fait valoir que la participation ne saurait atteindre un degré tel qu'elle conduise à faire de l'observateur un membre du groupe observé : une telle intégration ne pourrait être qu'une illusion ou résulter d'une mise en scène ; à supposer cependant qu'elle soit possible, elle supprimerait les conditions mêmes d'une observation objective, qui exige le maintien d'une distance entre l'observateur et ce qu'il étudie ; en particulier, une telle participation présenterait le grave inconvénient de perturber les phénomènes observés. Or, les deux tendances récentes (indépendantes en droit, mais largement corrélées dans les faits) de l'extension de l'ethnologie à la société moderne et de l'appartenance de l'ethnologue à la société dont il étudie tel ou tel secteur, créent des conditions nouvelles qui me semblent devoir conduire à relativiser chacun de ces arguments.

Si le premier de ceux-ci est sans aucun doute recevable sur les terrains exotiques, il ne l'est plus nécessairement sur celui de la société moderne, en particulier en ce qui concerne l'étude de milieux réunissant des individus sur la base d'un rôle commun qui, pour chacun d'eux, n'est qu'un rôle parmi d'autres : on ne voit pas en quoi le fait d'enrichir d'un nouveau rôle son répertoire personnel constituerait alors, pour l'enquêteur, une impossibilité.

Le second argument fait de la distance entre l'observateur et ce qu'il observe une condition impérative de l'objectivité. Cette condition était sans doute historiquement nécessaire pour dégager les sciences de l'homme des brumes de la subjectivité littéraire ou de l'introspection philosophique ; l'analogie avec les sciences de la nature, cependant, a des limites et ne doit pas conduire à un scientisme étroit. Cette notion de distance qui est censée être fondatrice, sur quels critères pourrait-elle d'ailleurs elle-même être fondée ? L'existence d'une

ethnologie rurale montrait déjà la relativité du critère « ethnique », tandis que l'émergence d'une génération de chercheurs issus des sociétés qui constituaient l'objet traditionnel de l'ethnologie achève de le rendre caduc.

A l'inverse, la diversité des milieux formant la mosaïque sociale de la ville est telle que le dépaysement et l'étrangeté commencent au coin de la rue ; le recours par le chercheur aux accointances qu'il peut alors se découvrir avec le milieu étudié, présentées par J. Gutwirth (1982) comme l'un des moyens de pénétration de celui-ci, suggère précisément que la proximité peut être un avantage plutôt qu'un handicap. La distance, de surcroît, se réduit toujours au cours de l'enquête : l'absence de recul est un danger qui finit par guetter tout enquêteur, pour peu qu'il ait fréquenté le même terrain pendant une longue période, si exotique que celui-ci ait pu être au départ. Aussi la notion de distance semble-t-elle devoir être utilement remplacée par celle de distanciation, attitude intellectuelle qui se nourrit de connaissances théoriques et éventuellement d'une expérience de plusieurs terrains. Le lecteur aura deviné que mon engagement dans le milieu des entomologistes ne pouvait se réaliser efficacement sans un intérêt personnel, s'augmentant en proportion des progrès de l'enquête, pour l'entomologie. Mon intégration à ce milieu s'est donc réalisée sur un triple plan : non seulement au plan des relations sociales, au plan des comportements, mais aussi à celui de la participation aux valeurs et représentations — qu'il s'agisse de l'émotion esthétique devant le monde des insectes, du plaisir de la chasse ou de la passion de la découverte. Cette vision de l'intérieur présente l'avantage de permettre seule d'accéder à toute cette part qui, parce qu'elle est de l'ordre de l'affectif, est rarement formulée, mais se révèle pertinente pour la compréhension des comportements. L'effet de distanciation[10] est alors l'outil indispensable garantissant l'objectivité de l'analyse. Sans prétendre en faire un critère absolu, j'incline cependant à croire que la pratique d'un terrain exotique, parce qu'elle conduit à porter un regard définitivement décalé[11] sur toute expérience humaine, représente dans cette perspective un atout crucial[12].

---

[10]. Effet de distanciation : au théâtre, effet par lequel l'acteur se dissocie de son personnage (*Grand Larousse de la langue française*, 1972).

[11]. Il me plaît de relever la coïncidence de ces termes de métier, « regard ethnologique » et « œil entomologique », qui évoquent tous deux l'existence d'une réalité située au-delà des apparences.

[12]

Quant au troisième argument, qui souligne les risques d'une modification par l'observateur de son objet d'étude, on doit lui refuser tout caractère général mais évaluer son degré de pertinence dans le cadre concret de chaque enquête particulière. Sans doute fondé dans certains cas, il apparaîtra souvent comme relevant d'une confusion qui fait prendre les acteurs pour la règle du jeu, l'événement pour la structure, la réalité pour le modèle. On a vu comment les caractéristiques du milieu des entomologistes m'ont conduit, pour briser le mur du secret, à une participation de plus en plus poussée à toutes ses activités, au point de m'y intégrer entièrement. A elles seules, les quelques notes de terrain livrées ici montrent combien cette participation est devenue un élément interagissant avec les conduites des enquêtés. Il n'est donc pas douteux que l'histoire événementielle du milieu étudié ait été quelque peu différente de ce qu'elle aurait été en mon absence ; il n'est pas douteux non plus que je n'aie en rien influé sur l'objet d'étude, qui n'était pas la totalité des relations sociales mais leur mode d'organisation.

Ces remarques, issues de la présente enquête, ne sauraient naturellement être étendues sans précautions à toutes celles effectuées dans des milieux urbains : saisir un milieu de l'intérieur surpasserait probablement les capacités de distanciation de n'importe quel enquêteur si ce milieu est trop fortement associé à des croyances ou des systèmes idéologiques (groupes religieux, partis politiques).

Bibliographie

DELAPOHTE (Y.), 1984 a, « Des insectes et des hommes », *Les Temps Modernes* 450 : 1235-1263.

ID., 1984 b, « Stratégies d'information et d'intégration dans une association d'entomologistes. Une approche ethnozoologique », *Ethnologie française*, 1984 (1) : 331-311.

ID., 1985, « Quelques remarques sur la formation de la nomenclature », *L'Entomologiste*, 41 (2) : 49-54.

ID., 1986, « L'objet et la méthode. Quelques réflexions autour d'une enquête d'ethnologie urbaine », *L'Homme*, 21 (1-2): 155-170.

ID., 1987, « sublævigatus ou sublœvigatus ? Les usages sociaux de la nomenclature chez les entomologistes », dans J. HAINARD (ed.), *Des animaux et des hommes*, Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

ID., sous presse, « Les entomologistes amateurs : un statut ambigu », *Les amateurs de science, Actes de la deuxième Journée sur l'Histoire de la vulgarisation et la diffusion des Sciences et des Techniques (11 mai 1986)*, Paris, Musée de la Villette.

DELAPORTE (Y.) et LASALLE (B.), sous presse, « Un foyer basque d'hybridation de *Mesocarabus problematicus* et *Mesocarabus lusitanicus* », L'Entomologiste.

GUTWIRTH (J .), 1982, « Jalons pour l'anthropologie urbaine », *L'Homme*, 22 (4) : 5-23.